

Cérémonie des prix – Maison d'éducation de la Légion d'honneur de Saint-Denis  
24 juin 2014

## **Discours de Madame le recteur Michèle Gendreau-Massaloux**

Monsieur le Grand chancelier,

Madame la surintendante,

Mesdames et messieurs les professeurs, membres de l'administration, personnels ouvriers et de service,

Mesdames et messieurs,

Chères demoiselles,

Me voici invitée à m'adresser à vous dans un moment à la fois rituel et festif.

Rituel, car la forme de remise de prix, agrémentée d'intermèdes musicaux, vient de loin, et là où elle s'est maintenue, elle met en valeur les talents et les succès scolaires d'un certain nombre, celles que nous allons citer, honorer, récompenser. Ces talents sont divers, à l'image de ce que vous êtes, et les récompenses qui vont vous être remises apparaissent comme des signes distinctifs : elles illustrent ce que vos jeunes personnalités ont déjà acquis de qualités intellectuelles, elles accolent des noms propres, les vôtres, à des réussites. Elles mettent en lumière des résultats inégaux, mais dont peuvent se réjouir, selon moi, même celles qui ne vont pas recevoir de prix : la cérémonie de remise des prix apporte à une communauté toute entière, par la nomination des plus méritants, une reconnaissance collective, c'est une fête pour toute la Maison de la Légion d'honneur.

Fête aussi, pour toutes, que ce moment charnière, qui marque la fin d'une période consacrée à l'étude et annonce les vacances. L'année qui vient de s'écouler laisse alors des souvenirs vifs, encore plus lorsqu'elle a permis que se nouent des relations humaines elles aussi diverses et riches comme celles qui, je crois, se tissent ici.

Les images que vous allez emporter, et qui, peut-être, dureront toute votre vie, ce sont d'abord celles des lieux. Ils sont chargés d'histoire, ouverts sur un beau parc, des arbres et des promenades, admirablement mis en valeur par la restauration de salles historiques, en particulier le magnifique Salon des Princes. Même les espaces de votre vie collective, le réfectoire, les dortoirs, parlent de grandeur, et aussi de partage, de communauté d'esprit. Et ces lieux anciens, classés, sont devenus, grâce à l'engagement décidé du Grand Chancelier, au soin qu'apporte madame la Surintendante à la tenue de sa Maison, des lieux où il fait

bon vivre, où vous trouvez toutes les conditions de confort nécessaire à l'étude et au bien-être. On sent la mémoire de Napoléon, mais vous vivez ici dans le temps présent.

Et puis, pendant l'année qui s'achève, vous y avez découvert ou retrouvé, et appris à mieux connaître, des camarades qui parfois sont devenues des amies, et des personnels d'éducation attentifs, dont le métier contribue à l'entretien et à la tenue de votre Maison. Quant à vos professeurs, je suis sûre que certains ont marqué vos esprits non seulement par les contenus d'enseignement qu'ils vous ont transmis, mais par leur personnalité, leur style, leur investissement dans leur métier. Le métier d'enseignant, dont on ne dit pas assez qu'il est un des métiers essentiels de la République, est pour quelque chose dans la constitution même des ressources actives de toute personne adulte. Vous devrez ce que vous serez à vos maîtres ; nous leur devons tous quelque chose.

Il serait bien réducteur de limiter ce qu'ils vous enseignent à la simple application du contenu de leur discipline au métier, à l'activité que vous allez exercer. Parmi tous les reproches indus dont est victime l'éducation, il en est un qu'il faut je crois, combattre sans trêve, c'est la question, que je crois venir d'esprits intoxiqués, qui fait se demander, à propos de telle ou telle matière, « à quoi cela va me servir ».

J'aimerais, en cette année de commémoration de la grande guerre qui, après bien des épreuves et non sans quelque difficulté, nous vaut de pouvoir mettre l'accent sur la relation confiante qui existe maintenant entre l'Allemagne et la France, vous lire à ce propos un texte d'un écrivain allemand, prix Nobel de littérature. Hermann Hesse montre, vous allez l'entendre, comment la culture est, de fait, l'objectif, la visée réelle des apprentissages, et ce tout au long de la vie :

« La culture authentique n'est pas celle qui vise un but déterminé : elle a, comme chaque effort de perfectionnement, son sens en elle-même. De même que le travail en vue d'acquérir force physique, adresse, beauté n'a pas tel ou tel but immédiat, mais porte sa récompense en lui-même par cela qu'il nous rend plus joyeux, plus heureux, nous confère un sentiment plus vif de sécurité et de santé, de même l'effort en vue de la « culture », c'est-à-dire d'un perfectionnement intellectuel et spirituel, n'est pas le chemin pénible qui mène à un but limité, mais un élargissement de notre conscience, qui nous conforte et nous remplit d'allégresse, un enrichissement de nos possibilités de vie et de bonheur.

Aussi la culture authentique, tout comme la culture physique, est à la fois accomplissement et encouragement. Elle atteint son but à tout moment mais ne se repose jamais nulle part. C'est être en route dans l'infini, participer aux vibrations de l'univers, à la vie dans l'intemporel. Son objet n'est pas d'accroître des capacités ou des performances particulières, elle nous aide à donner un sens à notre vie, à expliquer le passé, à nous préparer à affronter sans crainte l'avenir ».

Tout savoir nouveau, tout exercice peut participer à cette conquête, à ce développement des potentialités de soi-même. A vous de choisir, mais surtout de n'exclure de vos champs d'intérêt aucune des matières qui vous sont offertes. Malgré leurs coefficients différents au baccalauréat, les disciplines ne peuvent être dites ni majeures ni mineures. Parce que j'avais

appris à entendre et à pratiquer la musique, j'ai pu, dans certains moments douloureux de mon existence, trouver une forme de sérénité. La connaissance, assez scolaire au départ, de l'économie, apparemment éloignée de mes enthousiasmes de littéraire, m'a apporté de quoi répondre sans hésitation, à un moment de ma vie professionnelle, à une proposition d'emploi inattendue, que je n'aurais pas imaginée, mais qui s'est révélée gratifiante. Et tout ce que l'éducation m'a apporté m'a d'abord servi, ô combien, à regarder le monde tel qu'il est, je veux dire dans sa diversité. Vous êtes ici dans un lieu qui semble à la fois un peu à l'écart du monde et protégé. Mais vous êtes, en réalité, dans les meilleures conditions pour pouvoir aborder le monde tout entier, en comprendre la complexité, et vous préparer à le construire, puisque le monde de demain, c'est vous qui allez le faire.

Diversité, tel est bien le thème majeur de mon petit propos.

Le multiple est premier. Il est premier dans les espèces animales et végétales, dans l'humanité des hommes et des femmes - certes, vous illustrez la féminité, mais là où il y a un seul sexe, l'autre n'est jamais loin ! -, dans les cultures du monde et dans ses langues. Wilhelm von Humboldt, - encore un allemand - le dit bien : « le langage se manifeste dans la réalité uniquement comme multiplicité ». Babel, loin des lectures de l'épisode biblique qui en font une malédiction, est une chance pour tous ceux qui pensent que « la pluralité des langues est loin de se réduire à une pluralité de désignation d'une chose : elles sont différentes perspectives de cette même chose et quand la chose n'est pas l'objet des sens externes, on a affaire souvent à autant de choses autrement façonnées par chacun »<sup>1</sup>.

Alors, les langues, mieux vaut en parler, en connaître, en aimer le plus grand nombre possible. La nôtre d'abord, le français, qui n'est plus la première langue mondiale, mais qu'il ne faut pas négliger d'employer au profit de la langue mondiale dominante. Vous faites partie d'un espace culturel national qui existe aujourd'hui dans le monde entier parce que la langue française, qui est partout l'objet d'une demande à laquelle les pays dits « francophones » peinent à répondre, porte une histoire, des concepts inventifs et toujours à redéfinir, des écrits, des inventions, scientifiques, artistiques, qui se disent en français.

Il est vrai que le français n'est plus la première langue de communication : après le grec, le latin, le français, qui ont tour à tour tenu le premier rang et l'ont tour à tour perdu, la première langue est aujourd'hui l'anglais, et nous en avons besoin, de cet anglais du marché, des marchés et des technocrates cultivés. Allons-nous donc n'apprendre que la langue qui menace les autres de réduire leur part du gâteau mondial des langues, et de mener à leur dépérissement ? Cela signifierait tomber dans le mythe du monolinguisme, qui n'est ni celui des débuts de l'humanité, ni celui de la fin de l'histoire. Il est plutôt un écueil à éviter: le dépérissement d'une langue signifie le dépérissement de la richesse multiple de la pensée et des représentations du monde.

---

<sup>1</sup> Wilhelm Von Humboldt, « Fragment de monographie sur les Basques » (1822).

En revanche, être du côté du plurilinguisme, pour un non anglophone de souche et même pour un anglophone soucieux de respecter la diversité mondiale et d'en comprendre l'intérêt pour l'humanité toute entière, c'est se doter d'atouts considérables pour aborder le temps d'aujourd'hui et celui de demain. Les plus récents conflits, vous le voyez bien, sont en partie liés à la demande, qui s'exprime partout, que les peuples aient droit à la pratique de leur langue.

Or, vous êtes - encore - à l'âge où apprendre une langue de plus est assez facile : plus tard dans votre vie, ce sera plus long. Alors, les langues, si vous êtes convaincue par mon propos, vous commencerez, ici en France, par en apprendre trois. J'ai fait ce choix, et si j'avais à décrire toutes les portes qui me furent ouvertes dans ma vie professionnelle et leur pourquoi, je dirais que ce choix fut, pour moi, à la source de beaucoup de ce qui m'a été offert. Une image me revient, d'un dîner dans un vieux restaurant du quartier du fado à Lisbonne, l'Alfama, - je peux nommer ce restaurant, Tavares Velho, je ne sais s'il existe encore - où le Président de la République française de l'époque, en visite chez le Président du Portugal, posait des questions délicates à son hôte, sans interprète officiel, et où, sans s'être concertés, les deux Présidents souhaitaient s'exprimer chacun dans sa langue, ce qui voulait dire qu'il me fallait traduire, un des plus excitants exercices de pensée, qui, comme le disent les philosophes, « rend possible l'impossible » du rapport entre les langues. C'est que, ayant appris 3 langues vivantes, sans compter les mortes, j'ai trouvé que 4, 5 ou 6, c'est mieux encore, et je peux aujourd'hui le confirmer en tant que présidente ou membre de quelques passionnants jurys, scientifiques ou littéraires, anglais, espagnols, italiens ou portugais...

Et si j'en avais le temps, je vous parlerais des plaisirs que réserve l'exercice de traduction. Yves Bonnefoy me l'a un jour révélé en expliquant pourquoi *Sailing to Byzance*, de Yeats, devient en français, sous sa plume, *Byzance, l'autre rive* : le choix tient au contraste entre la vision que l'on peut avoir de la cité mythique selon que l'on se situe dans l'insularité britannique ou au bord du *Mare nostrum*...

Et puis au-delà des langues, l'apprentissage des cultures vous donnera aussi une manière d'être, une certaine attitude à l'égard des autres, qui apporte bien des découvertes et de bonnes surprises. Ainsi, dans un aéroport où je me trouvais devant un problème de correspondance, la complicité efficace d'une hôtesse de l'air laotienne à qui je parlais en anglais, mais après avoir soigneusement et absolument joint mes pieds et réalisé la petite révérence qui est de rigueur dans son pays, mains jointes, pas trop penchée pour respecter les subtilités des angles d'inclinaison - ce qui témoigne d'une connaissance, appréciée, des différentes positions sociales - m'a valu une reconnaissance et un traitement de faveur.

Et, vous le verrez, la diversité des attitudes et des cultures, l'intérêt que vous leur porterez, ne vous empêchera pas d'être vous-mêmes, comme vous l'êtes ici dans ce lieu de l'histoire de France, et dans votre langue, vos projets, votre engagement de citoyennes, vos repères éthiques. Car nombre d'entre eux se déclinent à la fois au pluriel, dans la diversité des

cultures qui les portent, et au singulier, dans un acte unique et original, qui exprime le talent de chacun.

Un exemple de ce que l'unique peut avoir d'universel, je le choisis cette fois en anglais : c'est la petite phrase prononcée à Paris par un grand pianiste chilien, Claudio Arrau qui, à plus 80 ans, donnait un concert au Théâtre des Champs Elysées. L'orchestre était dirigé par un tout jeune chef, très impressionné, aujourd'hui célèbre, Riccardo Muti. Avant de débiter le concert, le soliste et le chef s'avancent vers le public et se courbent pour saluer. Le jeune italien se penche et regarde ses pieds. Le vieil Arrau, plié en deux, souffle à son voisin « *looking forward !* ». C'est-à-dire qu'il lui enjoint de faire face au public auquel il se doit et qu'il ne décevra pas. Et même, au-delà du seul public de cette soirée, et de ce qui pourrait être une exécution de routine, de voir plus loin pour projeter son interprétation musicale dans une vision artistique accessible à tous, mais capable de créer du nouveau et d'aider les autres à écouter la beauté.

Regarder droit devant, créer et partager: voilà ce que vous ferez, Mesdemoiselles, ici et ailleurs, en vous souvenant parfois, j'espère, de ce moment-ci.

Michèle Gendreau-Massaloux